

ACTA UNIVERSITATIS LODZIENSIS
FOLIA LITTERARIA ROMANICA 12, 2017

<http://dx.doi.org/10.18778/1505-9065.12.03>

*Montserrat López Díaz*¹

Universidade de Santiago de Compostela
montserrat.lopez.diaz@usc.es

**LA PRATIQUE DE LA REDÉNOMINATION À L'INSTAR
DU POLITIQUEMENT CORRECT**

“The practice of renaming following the example of politically correct”

SUMMARY – This article explores the substitution of words considered as offensive that designate marginalized and stigmatized social groups over time. The substitutions, framed in the politically correct discourse, are renamings that go against certain traditional naming ways perceived by a broad social sector as obsolete, according to an ideology which tries to remove from the vocabulary everything implying discrimination, to promote an orthodoxy of moderation and reduce the linguistic inequality in the way of referring to the strong and the weak. Thus the speaker stands between the need for freedom of expression and that of adopting ethical conduct.

KEYWORDS – political correctness, renaming, taboo, ethics

RÉSUMÉ – Cet article explore le remplacement de mots considérés comme offensifs désignant des groupes sociaux marginalisés et stigmatisés au fil du temps. Les substitutions s’encadrent dans le discours politiquement correct et constituent des redénominations qui vont contre des façons de nommer traditionnelles, perçues à présent comme obsolètes par un grand secteur de la population, selon une idéologie qui essaie d’effacer du vocabulaire tout ce qui implique une discrimination, afin de promouvoir une orthodoxie de la mesure et de réduire l’inégalité linguistique dans la manière de désigner le fort et le faible. Le locuteur se place ainsi entre la nécessité de la liberté d’expression et de l’adoption d’une conduite éthique.

MOTS-CLÉS – correction politique, redénomination, tabou, éthique

1. Introduction

Renommer c’est nommer à nouveau, désigner par un autre nom ; et le résultat de cet acte est une redénomination. Quand on le fait dans l’optique du discours politiquement correct (PC), on vise à ne pas offenser des groupes humains lésés, défavorisés, dits souvent « minoritaires », même si quantitativement ils peuvent ne pas l’être. Ceux-ci ont été marginalisés et stigmatisés au cours de l’histoire par

¹ Travail réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI2013-42249P. Je remercie les relecteurs anonymes pour leurs remarques constructives.

d'autres groupes hégémoniques ayant imposé leur autorité et dont le modèle est le mâle blanc occidental hétérosexuel². Il y a ainsi des noms inscrits dans la tradition, historiquement situés, qui charrient une « mémoire » (Moirand, 2006 : § 29) et supportent alors un point de vue jugé à présent inapproprié par une partie de la population. C'est pourquoi ils sont remplacés par d'autres noms.

Le PC apparaît dans la vie quotidienne de tout un chacun comme une sorte de loi non écrite, vécue à travers une série de contraintes dans le discours public qui assujettissent les locuteurs, au risque de subir des réprobations sociales s'ils ne les respectent pas. Or le problème linguistique de la redénomination va être posé ici non seulement comme une affaire lexicale de quasi-synonymie ou de variation, car il est évident que la proscription de certains mots ne va pas entraîner *ipso facto* leur disparition de la langue, voire du dictionnaire, mais également comme une question d'onomastique. Le changement de terme peut alors embrasser des formes simples comme des mots composés, des noms propres, des noms de produits, etc. de domaines divers, mettant en jeu des sphères représentationnelles à présent tabouées, le lien entre eux étant la tentative de non-discrimination, de résolution linguistique d'une tension sociale existante.

Dans le présent travail il s'agira alors d'explorer le remplacement de mots considérés comme négatifs qui désignent ces groupes sociaux marginalisés et stigmatisés. Ce sont des redénominations récentes repérées dans des articles publiés dans la presse généraliste numérique francophone³, auxquelles on a ajouté un exemple de la presse britannique et un autre de l'espagnole. Elles vont à l'encontre de certaines conventions de dénomination d'une autre époque perçues le plus souvent comme anachroniques. On peut s'en douter, les nouvelles dénominations font du reste l'objet de nombreux commentaires profanes de partisans et adversaires du PC, réactions affectives variées sur lesquelles nous ne nous focaliserons pas. Nous tenterons au contraire de faire une analyse objective des faits linguistiques observés, qui ne sont nullement anodins puisqu'ils créent un événement ayant sa place dans la presse.

2. Le tabou et le politiquement correct

Bien entendu, dans le domaine linguistique, le PC s'applique à rebaptiser des réalités afin d'éviter la mention de termes tabous : les dénominations rejetées au nom du style PC peuvent former une nouvelle catégorie de tabous linguistiques, ou en tout cas se placer en dehors des tabous classiques du sexe, de la mort, de l'obscénité, de la guerre, de la maladie, des fonctions corporelles, etc. Les nouveaux sujets

² Aux États-Unis les prêcheurs du PC défient le modèle du « dominant white Protestant male stereotypical point of view » (Andrews, 1996 : 389).

³ Le corpus a été composé à partir d'informations collectées de 2012 à 2016.

tabous ont en commun avec les tabous classiques de faire l'objet d'une interdiction. Comme l'a bien remarqué Widłak, ce qui change dans le tabou, « c'est seulement son caractère, les prémisses sur lesquelles il se base, les causes pour lesquelles il existe » (1965 : 933). De son côté, Bonhomme a attiré l'attention sur la « laïcisation progressive de l'euphémisme » (2005 : 240), corrélat ordinaire du tabou.

Non reconnues socialement, les communautés désavantagées ont des dénominations qui se sont chargées de connotations négatives, que l'on souhaite à présent remplacer par d'autres non marquées, avec une prise en compte croissante du multiculturalisme ayant rendu obsolètes, ou cherchant en tout cas à rendre caduques, certaines représentations sur ces groupes considérées comme dommageables. Les domaines concernés sont essentiellement le sexisme, le racisme, l'antisémitisme, l'homophobie et les handicaps physiques ou mentaux. Gomis van Heteren associe ainsi le discours PC aux difficultés inhérentes de la recherche d'une sorte d'équitable et d'équité dans les sociétés plurielles : « Political correctness is, I believe, the visible manifestation, in behaviour, and the visible expression, in language, of deep underlying difficulties besetting conduct and action in a fast changing and ever differing plural community » (1997 : 36).

Quand on définit le PC, on ne manque pas de le relier non seulement à une action linguistique, mais aussi à une visée de justice sociale cherchant à combattre des préjugés bien enracinés dans la collectivité, comme si les deux manifestations étaient indissociables :

C'est un mode de pensée qui, visant à reconnaître l'identité des minorités et des groupes, s'applique à rayer du vocabulaire tout ce qui, jusque-là, pouvait les désigner de manière méprisante, blessante ou discriminatoire, et, en premier lieu, tout ce qui était de nature à stigmatiser les origines, le physique, les comportements ou la situation sociale des individus. Sur le fond, il s'agit alors de faire reculer le racisme, le sexisme, l'homophobie, de refuser l'exclusion sociale des infirmes, des pauvres, des classes inférieures. (Delporte, 2009 : 326)

La pratique du PC veut qu'on s'exprime de manière convenue afin de ne pas heurter l'autre en essayant d'éliminer du vocabulaire tout ce qui désigne de manière inégalitaire. On promeut ainsi une orthodoxie de la retenue exigeant de peser les mots afin de diminuer la mise en évidence du clivage entre le fort et le faible. Ce qui aboutit à un style discursif bien défini et parfaitement identifiable. Le mouvement social est apparu sur les campus des États-Unis dans les années 1980, mais d'après certains il avait donné des signes de vie auparavant, employé sous forme de plaisanterie :

La locution se répand aux États-Unis, à l'époque stalinienne, chez les socio-démocrates et les anarchistes américains pour rire de leurs rivaux communistes qui obéissent comme un seul homme, le petit doigt sur la couture du pantalon, aux ordres les plus stupides et les plus contradictoires venus de Moscou. Péjoratif, le politiquement correct désigne donc le dogmatisme le plus obtus. (*ibid.*, p. 327)

Son combat actuel est de traiter les différents groupes sociaux de manière égalitaire en recommandant, voire en prescrivant ce qu'on peut dire ou non, notamment dans les discours publics. À cela il faudrait ajouter que, dans le monde universitaire aux États-Unis, par exemple, on a attaqué le canon littéraire bâti sur l'eurocentrisme culturel mâle (Gomis van Heteren, *op. cit.*, p. 31–32) pour défendre le développement de contributions culturelles de ces groupes auparavant stigmatisés et actuellement mis en honneur⁴, comme la littérature noire, gay, lesbienne, etc.

Force est de constater du reste que le discours PC ne laisse pas indifférent. Tant les adeptes que les adversaires sont légion. Pour les partisans, le PC peut contribuer à une société plus égalitaire car il oblige à veiller à l'emploi des mots. Dans cette perspective, le changement linguistique devrait aboutir en quelque sorte à une mutation dans les attitudes et les croyances des sujets parlants. En revanche, les détracteurs du PC arguent qu'il s'agit d'une atteinte au droit de l'individu de s'exprimer librement comme il l'entend, puisque la coercition étouffe la pensée critique.

3. Les redénominations

Précédant la redénomination il y a eu bien entendu une dénomination, l'attribution d'un nom à une chose. Le locuteur possède en général les noms des choses (au sens logique de « names », c'est-à-dire de signes qui dénomment des choses, et non nécessairement de « nouns » ou substantifs, du point de vue grammatical bien entendu) stockés dans sa mémoire. Il pourra alors appeler un chat « le chat », mais également le désigner par « l'animal du voisin », « cette gentille petite bête », « Milou », etc., bien que leur statut soit dissemblable :

Pour que l'on puisse dire d'une relation signe-chose qu'il s'agit d'une relation de dénomination, il faut au préalable qu'un lien référentiel particulier ait été instauré entre l'objet x, quel qu'il soit, et le signe X. Nous parlerons pour cette fixation référentielle, qu'elle soit le résultat d'un acte de dénomination effectif ou celui d'une habitude associative, d'acte de dénomination, et postulerons donc qu'il n'y a relation de dénomination entre x et X que s'il y a eu un acte de dénomination préalable. (Kleiber, 1984 : 79)

La dénomination est envisagée comme unité codée et mémorisée par le locuteur. Elle révèle pourtant un point de vue sur les choses, une idéologie, une culturalisation du référent, bref comment les locuteurs pensent le monde. Les unités lexicales ne sont pas statiques, mais dynamiques ; elles possèdent une histoire qui demeure en quelque sorte lettre morte ou qui peut se raviver. Selon Siblot, dans le

⁴ C'est également le sens de l'adoption du système de quotas et de la discrimination positive (« affirmative action ») en vue d'établir l'égalité des chances (Gomis van Heteren, *ibid.*, p. 127).

cadre de la praxématique, la nomination est un acte signifiant en toute réactualisation discursive. Et quand on utilise alors certaines dénominations traditionnelles, on fait travailler les représentations qui s'y rapportent :

La relation du nom à l'objet nommé n'est plus alors d'ordre essentiel, mais pratique. Et ce que le nom exprime apparaît comme la seule chose qu'il puisse dire : les rapports du locuteur à la chose. Le nom ne saurait nommer l'objet « en soi » et ne peut délivrer que la représentation que nous nous en faisons ; il dit ce qu'est l'objet « pour nous », dit nos rapports à son égard. Et ce sont ces derniers qui fondent le sens inscrit dans le nom que nous lui assignons. (1997 : 52)

Quand on change le nom, la représentation de l'objet va forcément changer elle aussi d'une manière ou d'une autre. En tout cas, si un mot n'est pas manifeste, on y songera certes plus difficilement. Selon l'hypothèse de Sapir-Whorf, la langue a une influence sur la pensée de la communauté et d'une certaine manière aussi sur le comportement. L'un des axes de la pratique du PC est indiscutablement l'action contre le racisme et le sexisme. On propose alors d'autres expressions au lieu de noms qui semblent « mal nommer » la réalité (Krieg-Planque, 2012 : 41–42), quoiqu'elles puissent à leur tour susciter la controverse, mais cela est une autre question. C'est en vertu de l'idée qu'il ne faut pas humilier le plus faible qu'ont eu lieu les redénominations ci-après, classées en trois groupes pour la clarté de l'exposé.

3.1. La redénomination dans le secteur culinaire

Quand on observe les changements du nom de gâteaux *Bamboula*, auquel on a substitué *Ce bon goût là*, et *Négro*, remplacé par *Grégo*⁵, on voit bien la raison symbolique qui les anime et la préservation du rythme et de la parenté phonétique. Les noms de produit proposés apparaissent ainsi comme des paronymes des noms anciens : ils conservent en effet une proximité sonore frappante et presque le même nombre de syllabes, mais ils s'en écartent bien sûr du point de vue des significations et des connotations, car les noms exclus sont contaminés par leur évocation des noms communs homonymes de la langue le/la *bamboula* et le *négro*. Les noms de produit sont en effet porteurs du sens que leur attribuent les locuteurs ordinaires, qui les saisissent comme motivés, tout autant que les créateurs eux-mêmes, ainsi qu'il se dégage de la justification donnée par le chocolatier pour expliquer la provenance des deux noms censurés *Négro* et *Bamboula* : « Ces deux gâteaux, datant de 1919, ont été conçus à l'époque pour “rendre hommage” aux tirailleurs sénégalais blessés durant la guerre et à une danse africaine et ne consti-

⁵ « À Auxerre, les gâteaux “Bamboula” et “Négro” vont changer de nom », titre du journal *Le Figaro* du 2.9.2014. Il s'agit des noms d'un biscuit et d'un pain d'épices chocolatés. Il est par ailleurs à remarquer, du point de vue formel, que parfois ces noms de spécialités sont écrits avec une minuscule à l'initiale.

tuent en aucun cas une injure ou un autre qualificatif raciste »⁶. Chargés du vécu de la communauté, les noms de produits apparaissent ainsi liés au sémantisme des noms communs homonymes.

Mais que dit le dictionnaire à propos des substantifs le/la *bamboula* et le *négro* ? Selon le *Trésor de la langue française informatisé (TLFi)*⁷, le *bamboula* est un tambour primitif en usage dans certaines tribus d’Afrique noire, et en argot le mot signifie aussi ‘nègre’ et ‘tirailleur sénégalais’. La *bamboula*, quant à elle, est une danse exécutée avec ledit tambour, et par extension une danse primitive et violente. En ce qui concerne le mot *négro*, le même dictionnaire indique qu’il s’agit d’un terme péjoratif, synonyme familier de *nègre*. Ce dernier, employé pour désigner des personnes, comportait lui aussi des connotations péjoratives et, à ce titre, s’est trouvé concurrencé par *noir* qui apparaît moins marqué.

Le *TLFi* révèle du reste que le mot *nègre* « actuellement semble en voie de perdre ce caractère péjoratif, probablement en raison de la valorisation des cultures du monde noir », et renvoie au terme *négritude*⁸. La *négritude* est à son tour caractérisée dans le dictionnaire comme l’« ensemble des valeurs propres aux cultures et civilisations des peuples de race noire » et l’« appartenance à cette race ». L’expérience quotidienne permet néanmoins de facilement observer que si on excepte des expressions neutres comme « art nègre », « sculpture nègre », « danse nègre » où l’adjectif est invariable, ou quand le nom *nègre* est employé dans les revendications identitaires qui sont l’œuvre des Noirs eux-mêmes, une réévaluation positive généralisée serait démentie par les faits : le mot *nègre* est souvent tabou parce que sa péjoration reste vivace dans bien des circonstances, comme le prouvent les exemples retenus.

Dans l’aire francophone également, il y a eu des redénominations de pâtisseries entre autres⁹. Ainsi, le gâteau *nègre en chemise* (défini par le *TLFi* comme « dessert au chocolat nappé de crème fouettée ») a été renommé *noir et blanc* et *tête de nègre* (que le *TLFi* caractérise comme « meringue fourrée de crème et recouverte de chocolat ») a été rebaptisé *tête de choco* ou encore *boule de chocolat*. Des exemples d’autres domaines reflètent la même tendance : le champignon *cèpe tête-de-nègre*¹⁰ devient *bolet bronzé*, et la *poule nègre-soie*, originaire de Chine et

⁶ Commentaire qui a fait suite à des protestations du *Conseil représentatif des associations noires* (Cran) et de *Sortir du colonialisme* (d’après l’article cité de *Le Figaro* du 2.9.2014).

⁷ <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

⁸ Ce mot est associé, entre autres, à des personnages emblématiques comme L. Sédar Senghor et Aimé Césaire. C’est celui-ci qui l’aurait forgé pour redonner leur dignité à « ceux qui n’ont jamais rien inventé » à cause de l’esclavage et de la colonisation (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/aime-cesaire/>).

⁹ « Faut-il renommer les “escalopes tziganes” et les “pains nègres” ? », titre de *L’Express* du 13.3.2012.

¹⁰ Le *TLFi* le définit comme « bolet à chapeau brun » et donne comme son synonyme *cèpe des châtaigniers*.

dont la peau, la chair et l'ossature sont noires mais pas obligatoirement le duvet, est appelée *poule-soie* par simple suppression du mot discriminatoire.

Cela montre par ailleurs que les noms contestés sont tout à la fois motivés et arbitraires : motivés parce qu'il existe un rapport entre le nom et la réalité désignée (la couleur noire du chocolat et de la chair de la poule, par exemple, et la couleur blanche de la meringue et de la crème), et en même temps arbitraires du fait que les noms peuvent bel et bien en être remplacés par d'autres au moment de nommer et représenter le réel. Quant aux redénominations, elles fonctionnent à leur tour de façon identique, puisqu'elles évoquent encore des caractéristiques de l'objet comme les couleurs noire et blanche des pâtisseries et qu'il faut reconnaître également que ces redénominations sont parfaitement capables de mentionner l'objet comme n'importe quel autre nom, la différence étant simplement que les nouvelles dénominations ont été proposées afin d'éradiquer des mots jugés péjoratifs, aux relents coloniaux.

3.2. La redénomination de tableaux

Un autre domaine particulièrement productif dans le procédé de la redénomination est celui des titres de tableaux. Lorsqu'on trouve par exemple le mot *nègre* dans les cartels, il s'avère nettement marqué puisque, quand il s'agit de personnages d'ethnie blanche, on ne le mentionne pas. À ce sujet, le Rijksmuseum d'Amsterdam a changé en 2015 quelques titres de tableaux¹¹. La directrice du département d'histoire du musée¹² affirme qu'il s'agit de s'adapter à l'époque actuelle et de ne pas blesser le public, tout en précisant qu'il n'est pas question de changer ni l'histoire du monde ni celle de l'œuvre, mais seulement de cesser d'utiliser les mots du discours colonial « donnés par les blancs aux autres ». Elle fait savoir également que, pour chacune des œuvres, sous le nouvel intitulé l'ancien titre sera toujours visible.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les anciens titres ne sont pas nécessairement les originaux et que souvent, au long de l'histoire, ce sont les marchands, les clients et les conservateurs des musées qui ont donné le titre aux œuvres picturales, comme le révèle Bosredon (1997 : 19). Cet auteur signale aussi que des titres différents peuvent être donnés au même tableau, même si en général l'un d'eux finit par s'imposer. Il rappelle que *L'Indolente* de Bonnard est un tableau exposé ou reproduit sous les titres *Femme assoupie*, *Nu allongé*, *Femme étendue sur un lit*, *L'Assoupie*, *Nu sur un lit défait*, etc. (*ibid.*, p. 109)¹³. Modifier le

¹¹ « “Nègre”, “sauvage” et “nain” exclus du Rijksmuseum », titre de *Le Figaro* du 18.12.2015. On dit qu'au total 23 termes jugés offensants ont été retirés.

¹² information.tv5monde.com/culture/art-pourquoi-le-rijksmuseum-retitre-ses-oeuvres-76760 (du 25 décembre 2015).

¹³ Sur le site du musée d'Orsay, la notice de l'œuvre donne aujourd'hui deux titres dans cet ordre : *Femme assoupie sur un lit* et *L'Indolente* (www.musee-orsay.fr).

titre d'une œuvre d'art, on le voit, ne reviendrait donc pas à desservir la volonté de l'auteur. D'ailleurs, avant la Renaissance, les peintures n'ont pas de titre, si bien que la signature du peintre suffit à les identifier, car elles ne circulent pas encore et ne sont que très rarement réunies dans des lieux de collection (*ibid.*, p. 247).

Les titres de tableaux relevant de l'art figuratif sont souvent descriptifs et posèdent alors des caractéristiques particulières qui les éloignent des noms propres canoniques :

Dénominations uniques d'objets uniques, les titres réalisent en effet comme toutes les désignations rigides un mode de donation de la référence auquel le sens ne participe qu'indirectement. Par contre en tant que légendes d'images, ils réfèrent à la peinture de façon sémantique, et le plus souvent de manière descriptive, en étant pragmatiquement conditionnés par la nature du domaine référentiel auquel ils s'appliquent. (Bosredon, *ibid.*, p. 110)

Le remplacement d'un mot par un autre dans un titre descriptif met en avant un autre élément du tableau. Ainsi le titre de la gravure *Esquimoos* (1805) de Ludwig Gottlieb Portman a-t-il été supplanté par *Fuyant les Inuits*, non seulement pour focaliser l'attention sur une autre dimension de la toile, le mouvement des personnages, mais surtout pour rejeter la dénomination *Esquimoos*, sentie comme péjorative depuis les années 1970, en particulier au Canada où les Esquimaux préfèrent s'appeler Inuits¹⁴.

Le tableau de Simon Maris *Young Negro Girl* (1906) est devenu *Young Woman Holding a Fan*. Le nouveau titre demeure également descriptif, mais au lieu de mentionner l'ethnie, on attire l'attention sur un accessoire, ici l'éventail ; et par la suppression de *girl* au profit de *woman* on montre « the female as an equal to her linguistic counterpart, *man* » (Andrews, *op. cit.*, p. 392)¹⁵. Selon l'historienne du musée, le tableau a déjà changé cinq fois de nom.

Un autre exemple est représenté par le *Portrait of Margaretha van Raaphorst with Negro Servant* (1668) de Jan Mijtens. La dernière partie de son titre a été remplacée par *with Young Black Servant*, afin de donner du relief à la jeunesse du personnage et de sauvegarder la dénomination ethnique par le passage de *negro* à *black*, moins connoté en anglais. Force est de constater néanmoins que l'on n'est pas allé jusqu'aux dénominations euphémiques courantes « African-American servant » ou « servant of color », qui s'inscrivent parfaitement dans le style PC.

¹⁴ On peut consulter à ce sujet l'article de Joëlle Robert-Lamblin, « Esquimaux ou Eskimo », in *Encyclopædia Universalis* (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/esquimaux-eskimo/>).

¹⁵ Dans le discours PC aux États-Unis, la substitution lexicale de *woman* à *girl* se manifeste dans les usages des hommes ou d'autres groupes extérieurs à la communauté, mais non dans l'usage des femmes elles-mêmes (Andrews, *op. cit.*, p. 398). Dans la quête de la symétrie linguistique entre l'homme et la femme, on peut évoquer l'élimination dans les documents administratifs français des formules discriminatoires pour la femme, car elles disent l'état civil : *mademoiselle*, *nom de jeune fille* et *nom d'épouse*, au profit des formules non marquées : *madame*, *nom de famille* et *nom d'usage* (López Díaz, 2014 : 52).

La presse fait aussi part d'une anecdote concernant la famille de la reine d'Angleterre qui a reçu, en avril 2016, le couple Obama pour un dîner au palais de Kensington à Londres. L'incident montre bien un remords partagé faisant émerger la volonté de mettre fin à ce type de langage colonial raciste susceptible de faire du tort à autrui :

Kensington Palace hid word 'negro' on painting before Obamas could see it [titre]
 Moments before the US president and First Lady sat down with Prince William, Duchess Kate and Prince Harry on Friday night, an assistant spotted a plaque beneath a painting reading 'The Negro Page'. The painting in question, *A Page with Two Horses*, by Albert Cuyp, from The Royal Collection, features a black servant boy in a landscape from 1660.

(<https://metro.co.uk>, 26.4.2016)

Le titre descriptif met l'accent sur l'une ou l'autre représentation du tableau figuratif. Sa modification légitime la focalisation sur un autre aspect qui a aussi toute sa place dans le tableau et qui permet également de l'identifier : « En principe didactiques, les légendes apportent donc une information qui doit, par convention, être suffisante pour tout lecteur mis en présence de l'image, de sorte que l'observateur puisse comprendre que la figuration est à propos de telle ou telle chose » (Bosredon, *op. cit.*, p. 94).

Les titres de tableaux, comme les noms propres de quartiers ou de villages, font partie de la signalétique ou signalisation en ceci qu'ils véhiculent une information apposée sur une superficie afin d'informer le destinataire.

3.3. La redénomination du lieu

Les noms propres de lieux fonctionnent cependant comme des éléments de distinction par rapport à d'autres lieux. Et si l'on souhaite voir en eux une éventuelle caractérisation du référent ainsi nommé, elle vient de l'extralinguistique. Peu importe la motivation qui les a créés, les noms de lieu singularisent l'endroit. Mais quand ils sont remotivés sémantiquement, ils sont chargés comme si c'étaient des noms communs, donc de vrais signes.

Nous évoquerons ici le nouveau baptême, après consultation électorale en 2014, du village espagnol de la province de Burgos, *Castrillo Matajudíos*¹⁶, devenu *Castrillo Mota de Judíos*, qui serait d'ailleurs son nom descriptif d'origine : on dit que ce nom vient d'un quartier juif du XI^e s. et a été modifié au XVII^e s. comme *Matajudíos*, qui serait une déformation du nom original, intentionnelle ou non, ou une attraction paronymique. Étymologiquement, le toponyme *Castrillo* vient du latin *castrum*, qui signifie 'lieu fortifié' ; *Matajudíos* a été formé sur le verbe

¹⁶ « Los vecinos de Castrillo Matajudíos votan a favor de cambiar el nombre a Castrillo Mota de Judíos », titre d'un article de *El Mundo* du 26.5.2014.

matar ('tuer') et le substantif *judíos* ('juifs'), alors que *Mota* est lié au nom commun *mota*, qui signifie 'légère élévation du terrain' (butte, colline). De tout cela il ressort que le nom est important pour l'identité des habitants en tant qu'élément « d'appropriation symbolique » de l'emplacement (Gonac'h, *op. cit.*, p. 104). On rebaptise alors un lieu, débaptisé au préalable, avec la volonté d'effacer de la mémoire certains souvenirs associés à un nom considéré comme agressif, voire de rejeter une idéologie (*ibid.*, p. 108) que l'on estime surannée.

Nous évoquerons aussi la controverse autour du nom du quartier de Biarritz *La Nègresse*¹⁷ en 2015. La querelle a été provoquée par le tweet d'une enseignante¹⁸ qui a manifesté son étonnement à propos de la tête de profil d'une femme noire typée dessinée sur une banderole annonçant les fêtes dudit quartier de Biarritz en juin 2015 ; cette banderole exprime à son avis le relent colonial et du dessin et du nom du quartier. Le toponyme *Nègresse*, qui au départ a dû être motivé (Kristol, 2002 : § 23), apparaît ainsi remotivé à travers l'exploitation du lien établi entre lui et le dessin. Il reste que l'appellation a enflammé les réseaux sociaux, mais il n'y a pas eu de redénomination, même si le président de la *Licra* (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme) aurait souhaité que le quartier soit rebaptisé.

4. Éthique et discours PC

Le problème de la redénomination est non seulement linguistique, mais également éthique. Moirand évoque une éthique de la responsabilité langagière que chacun laisse apparaître non seulement lorsqu'on occupe certaines positions dans la société, mais aussi en tant que simple locuteur responsable de ses actes de parole (*op. cit.*, § 5) qui auront sans doute des conséquences. Le sujet parlant est placé entre le besoin de s'exprimer librement et la nécessité d'adopter un comportement non répréhensible, donc éthique. Comme les redénominations ont pour but d'épargner au plus faible de se voir humilié, offensé ou stigmatisé, il est question de bonne conduite, d'altruisme, d'intention de réparation. Sur cette base, Andrews (*op. cit.*, p. 389–401) propose la double dénomination indistincte de « political correctness » (PC) et de « cultural sensitivity » (CS) pour objectiver la portée agissante des faits linguistiques observés :

The usage of CS/PC terms is, in this regard, a reaction to and an attempted solution for re-incorporating into our society those persons who have become increasingly alienated as the parameters of inequality increase and deepen. The multifaceted problems associated with CS/PC show the dynamic interplay of linguistic signs as they act and react within the constantly changing social context. (*ibid.*, p. 401–402)

¹⁷ « À Biarritz, le quartier de la Nègresse crée la polémique », titre de *Le Figaro* (11.6.2015).

¹⁸ « Depuis hier, Fêtes de la Nègresse à Biarritz. Ce nom. Ce visuel. Est-on vraiment en 2015 ? ». Ce message est reproduit dans *L'Express* du 14.6.2015.

Conforme aux bonnes mœurs de la société serait aussi la philosophie humaniste de la directive *people first* mise à la mode dans les années 1990, qui indique une attitude sensible et respectueuse envers les gens qui ont des problèmes ou des handicaps dans un « more compassionate world » et une « more sentimental view of humanity », d'après Halmari (2011 : 828–830). L'American Psychological Association a de surcroît rendu prescriptive la devise « Put people first, not their disability », de telle sorte qu'au lieu de dire *disabled people* on doit bien entendu employer la formule *people with disabilities* (*ibid.*, p. 830). Or Halmari estime que cette idée altruiste d'employer un langage non discriminatoire dans l'espoir que les attitudes sociales changent elles aussi serait tout de même naïve (*ibid.*, p. 839).

La pratique du PC est guidée par un code déontologique régissant ce qu'il faut dire ou non afin de ne pas discriminer l'autre et de diminuer le clivage entre le fort et le faible pour des raisons de justice et d'harmonie sociale. Ce qui nomme « mal » est alors supplanté par des expressions qui ne seraient pas moralement condamnables. Ainsi, changer de nom n'est pas modifier simplement une étiquette, mais aussi l'idéologie qui lui est attachée et qui pourra conduire d'une manière ou d'une autre à une mutation de type socioculturel. Cela peut alors être observé tantôt comme la satisfaction d'un besoin social par la voie du changement linguistique, tantôt comme un projet utopique. Cette dichotomie est toujours vivace, car déjà au niveau linguistique on ne peut pas, par exemple, effacer de la langue tout ce qui est péjoratif.

Mais qui dicte l'usage du PC ? Si les personnes en situation d'hégémonie ont installé dans l'usage la terminologie condescendante qui dénote leur supériorité, ceux qui voudraient à présent la supplanter doivent également avoir une influence certaine pour atteindre leur but.

5. Conclusion

L'ambivalence du PC subsiste. D'une part le PC peut être saisi comme une imposition sur la façon de s'exprimer, d'autre part il donne une vision altruiste du monde et invite à réfléchir sur les conséquences des choix linguistiques, c'est-à-dire finalement sur les effets perlocutoires.

La redénomination peut d'une certaine manière contribuer sinon à la disparition de certains mots, du moins à leur obsolescence. Lorsqu'on nomme un objet, on le culturalise. Ainsi le mot circule-t-il avec ses emplois, chargé de son histoire : « L'usage d'un mot déterminé en tant qu'il supporte un point de vue n'est pas seulement le fait d'un locuteur donné, mais le fait d'un locuteur donné dans une conjoncture historique donnée » (Krieg-Planque, *op. cit.*, p. 91). Au moyen de la redénomination, le PC cherche alors à changer cette situation héritée du passé. Or force est de reconnaître que les propositions non discriminatoires ne sauraient éviter les problèmes sociaux. En conséquence, à défaut de modifier le réel, on en change la perception : ce qui n'est pas dit disparaît, tout au moins du discours.

Bibliographie

- Andrews Edna, « Cultural sensitivity and political correctness: the linguistic problem of naming », *American Speech*, 1996, 71/4, p. 389–404
- Bonhomme Marc, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, H. Champion, 2005
- Bosredon Bernard, *Les Titres de tableaux : une pragmatique de l'identification*, Paris, PUF, 1997
- Delporte Christian, *Une histoire de la langue de bois*, Paris, Flammarion, 2009
- Gomis van Heteren Annette, *Political Correctness in Context. The PC Controversy in America*, Almería, Servicio de Publicaciones de la Universidad, 1997
- Gonac'h Jeanne, « Pratiques de redénomination des rues à Vitrolles », in *L'Acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, éd. G. Cislaru, O. Guérin, K. Morim, É. Née, T. Pagnier, M. Veniard, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2007, p. 101–114
- Halmari Helena, « Political correctness, euphemism, and language change: the case of “people first” », *Journal of Pragmatics*, 2011, 43, p. 828–840
- Kleiber Georges, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 1984, 19, p. 77–94, URL : http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1984_num_19_76_1496
- Krieg-Planque Alice, *Analyser le discours institutionnel*, Paris, A. Colin, 2012
- Kristol Andres Max, « Motivation et remotivation des noms de lieux: réflexions sur la nature linguistique du nom propre », *Rives méditerranéennes*, 2002, 11, URL : <https://rives.revues.org/121>
- López Díaz Montserrat, « L'euphémisme, la langue de bois et le politiquement correct : changements linguistiques et stratégies énonciatives », *L'Information grammaticale*, 2014, 143, p. 47–55
- López Díaz Montserrat, « Insultes, propos déplacés et “incorrection politique” autour du sport », *Revue d'études françaises*, 2015, 20, p. 121–135
- Moirand Sophie, « Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse », *Semen*, 2006, 22, URL : <http://semen.revues.org/2798>
- Robert-Lamblin Joëlle, « Esquimaux ou Eskimo », *Encyclopædia Universalis*, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/esquimaux-eskimo/>
- Siblot Paul, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, 1997, 127, p. 38–55, URL : http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1997_num_31_127_2124
- Trésor de la langue française informatisé (TLFi)* : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- Widłak Stanislas, « L'interdiction linguistique en français d'aujourd'hui », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1965, 43/3, p. 932–945

Montserrat López Díaz est professeur de linguistique française à l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ses domaines de recherche sont la pragmatique, la sémiotique et la didactique du FLE, auxquels elle a consacré plusieurs travaux. Elle dirige actuellement un projet de recherche sur les euphémismes dans la presse francophone (dont sont issues entre autres les publications « Quand dire, c'est édulcorer et occulter : l'euphémisme dans l'information médiatique », *Journal of French Language Studies*, 23/3, 2013 ; « Euphémismes néosémiotiques au sujet de l'emploi en temps de crise », *La Linguistique*, 52/2, 2016). Elle s'intéresse en outre aux liens de l'euphémisme avec la langue de bois et le discours politiquement correct (« L'euphémisme, la langue de bois et le politiquement correct : changements linguistiques et stratégies énonciatives », *L'Information grammaticale*, 143, 2014 ; « Insultes, propos déplacés et “incorrection politique” autour du sport », *Revue d'études françaises*, 20, 2015).